

INTRODUCTION

La confusion entre l'Inde et l'Éthiopie peut irriter les spécialistes de l'Antiquité classique, mais aussi l'africaniste ou l'indianiste qui veut utiliser les sources gréco-latines. En effet, elle gêne la compréhension de telle source, sème le doute dans les esprits, voire bloque l'historien qui voudrait établir une conclusion¹ : quels sont ces Indiens que l'on pouvait voir à Alexandrie et dont nous parle Dion Chrysostome? Plutarque nous raconte que Cléopâtre mit à l'abri le jeune Césarion, quelque part en Inde; mais où se situe cette contrée? Comment la cannelle pouvait-elle croître sur le littoral torride de Somalie? Homère a-t-il eu une vague connaissance des Indiens? Autant de questions qui, comme beaucoup d'autres, montrent combien ces deux mondes se sont mutuellement pénétrés, au point de jeter parfois le discrédit sur certains aspects du savoir antique.

Étonnamment, le problème est pour ainsi dire neuf. Au XIX^e siècle, dans leur immense travail d'édition des ouvrages anciens, certains philologues se heurtaient à des difficultés d'interprétation lorsque l'Inde ou l'Éthiopie étaient mentionnées, tandis que certaines inscriptions soumettaient à la sagacité des épigraphistes des problèmes analogues. Les «textes fondateurs» de la question traitée ici remontent donc naturellement à cette époque. Nous en connaissons deux. Le premier est l'œuvre de Letronne : celui-ci avait accompagné le commentaire d'une inscription ptolémaïque d'une notice où figuraient une rapide histoire de la «confusion» ainsi que le relevé de quelques textes remarquables, dont évidemment les poèmes homériques². E. A. Schwanbeck, éditeur des fragments de Mégasthène, est l'auteur du second : il rédigea un long excursus³ dans lequel, après avoir défini la confusion de l'Inde et de l'Éthiopie, il recommandait la plus grande méfiance face à certains textes antiques et invitait à ne pas tenir compte des commentaires précédents : «Tota haec res, quam exposuimus, cum adhuc sit neglecta, effecit ut

¹ Quelques exemples de ces situations : A. Dihle, *Voraussetzungen*, p. 549; P. M. Fraser, *Alexandria*, p. 180-181.

² J.-A. Letronne, *Journal des savants*, 1842, p. 661-678.

³ E. A. Schwanbeck, *Megasthenis Indica*, p. 1-5, n. 1.

qui de antiqua Africae geographia scripserunt ad unum omnes omnia confuderint, et ut haec geographiae pars de integro retractanda sit». Ces savants avaient mis en place une pertinente problématique et ouvert des pistes qu'il suffisait d'élargir et prolonger.

Cette vigilance que conseillait Schwanbeck ne fut pas toujours suivie. Dans un article de 1865, au demeurant assez dense, J. Noiville juge que le seul trait indigène des Indiens, dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis, est leur teint bronzé et leurs cheveux crépus. Cette remarque ferait sourire l'auteur de *Blacks in Antiquity*. Perumalil, contre lequel polémique longuement T. K. Joseph, s'obstinait, il y a quelques décennies, à localiser toutes les «Indes» des auteurs chrétiens dans le subcontinent, niant avec acharnement que l'une d'elles pût se trouver en Arabie ou en Afrique. Ces exemples ne doivent pas effacer la réalité. Dès le XIX^e siècle, cet aspect problématique de la géographie antique est pris en compte par les philologues, tel C. Müller, ou les historiens, en particulier ceux qui se consacrent à l'histoire de l'Église (ainsi L. Duchesne)⁴.

Pour autant, la confusion en tant que telle ne faisait pas l'objet d'une monographie; assez souvent, on admettait *a priori* son existence pour rendre compte de certaines bizarreries, tel le cornac indien qui, chez Achille Tatius, est appelé Éthiopien⁵, ou la soumission des Éthiopiens attribuée par des sources antiques à Sémiramis⁶. Cependant, depuis une cinquantaine d'années, quelques articles et notices ponctuels mais lumineux ont jeté les bases d'une réflexion approfondie sur l'histoire et la nature de ce phénomène. Les confusions des textes tardifs étaient rendues moins hermétiques par les travaux d'A. Dihle, ou plus récemment, par ceux de Ph. Mayerson, davantage tourné vers les auteurs byzantins. J. André apportait plusieurs substantiels éclaircissements à quelques passages de Virgile, et, comme J.Y. Nadeau, s'intéressait sous cet angle aux poètes des I^{er}-II^e siècles de notre ère. Il y a quelques années, U. P. Arora mettait en valeur le rôle des écrivains compagnons d'Alexandre. Les débuts de la littérature grecque s'enrichissaient des commentaires complémentaires d'A. Lesky et A. Peretti : le premier s'intéressait davantage à Homère, le second portait son attention sur Eschyle. Il revenait à R. Engels ou K. Karttunen de replacer les re-

⁴ J. Noiville, *Les Indes de Bacchus et d'Héraclès*, p. 253; T. K. Joseph, *Criterior India*, p. 175-187; C. Müller, *G.G.M.* 1, p. 448; L. Duchesne, *Les missions chrétiennes au sud de l'empire romain*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 16, 1896, p. 95-96.

⁵ W. Krebs, *Zur Rolle des Elefanten in der Antike*, dans *Forschungen und Fortschritte*, 41, 1967, p. 86-87.

⁶ Pietschmann, *R.E.*, s.v. *Aithiopia*, 1097.

marques de ces deux savants dans une perspective plus large. J. Desanges, cependant, faisait découvrir le rôle capital que durent jouer Scylax de Caryanda et Ctésias de Cnide⁷. La synthèse que nous avons tentée a largement profité de ces magistrales études.

Nous nous sommes attaché tout d'abord à dresser une sorte d'état des lieux. Certes, des relevés thématiques et ponctuels avaient déjà été faits, mais aucun catalogue de l'ensemble des confusions n'avait été élaboré. Ce fut notre première tâche, essentielle. Nous y avons accordé beaucoup de prix, pensant que toute conclusion qui ne viendrait pas prendre appui sur une source antique serait vaine. Nous avons également toujours gardé à l'esprit que nous n'étudiions pas des faits historiques, mais une perception antique; notre travail exigeait donc que nous fussions imprégné des textes gréco-romains. Tout classement est par nature subjectif et déformant et nous nous n'avons pas sans embarras inscrit dans le même tableau de références Homère et Cosmas Indicopleustès. Une réflexion qui mêle ainsi des périodes si différentes est-elle légitime? Cette difficulté nous a paru cependant mineure. Le conservatisme intellectuel – nous donnons ici une valeur laudative au terme – de l'Antiquité, le souci de reprendre les traditions textuelles du passé, garantissaient une continuité de pensée minimale. Aussi pouvions-nous sereinement entreprendre notre dénombrement. Pour la même raison, nous n'avons pas, occasionnellement, hésité à puiser nos renseignements chez des auteurs byzantins fort tardifs, mais précieux dépositaires d'un savoir ancien.

L'organisation thématique, suivant des rubriques déjà chères aux historiens ioniens (géographie, peuples, civilisation, sciences naturelles etc.) s'imposait. Nous avons eu à cœur de dépasser le simple relevé de quelques références. Nous avons cherché, en mesurant la vanité de ce mot, à être le plus exhaustif possible, quitte à accorder une égale importance à une rencontre mineure et à une autre, fondamentale. Mais nous étions convaincu que la première, malgré sa présence ténue, nourrirait elle aussi notre réflexion. Par ailleurs, il nous paraissait indispensable de donner une certaine substance à ce catalogue de références. C'est pourquoi nous avons accompagné chaque synoptique d'une sorte d'historique du thème, en situant les textes les uns par rapport aux autres, en tentant de mettre en lumière leurs singularités. Bien entendu, il eût été aberrant de négliger l'apport essentiel de l'érudition moderne, particulièrement celle des africanistes et des indianistes, et nous n'avons pas

⁷ Toutes les références bibliographiques mentionnées ici seront précisées dans le corps de ce travail.

manqué de donner le complément d'information qui permettait la bonne intelligence de chaque sujet. Mais il eût été également absurde de pousser trop loin sur cette voie : il ne nous appartenait pas, par exemple, et du reste nous en étions incapable, de résoudre l'énigme du cinnamome, pas plus que nous ne pouvions nous prononcer sur la destination réelle de la mission de Barthélémy.

Une fois cet inventaire dressé, il fallait en tirer parti. Dans la seconde partie de ce travail, après avoir longuement observé notre matériau, après l'avoir à maintes reprises manipulé pour le classer, nous pouvions commencer à l'organiser différemment. L'objectif était de donner à ce vague nom, « confusion », une forme, un caractère, une personnalité. En d'autres termes, il fallait, dans une démarche qui nous a semblé concorder avec la logique, décrire ce phénomène. Le terme « phénomène » reviendra très souvent dans les pages qui suivront. Le choix de ce mot révèle ce qui fut, disons-le d'emblée, l'axe fondamental de notre recherche : nous avons constamment envisagé la « confusion⁸ » comme une production originale, peut-être déroutante, mais de toute évidence passionnante, de l'esprit des hommes de l'Antiquité, dont il fallait décrire les aspects et le fonctionnement pour en comprendre la logique interne, à l'exclusion de tout jugement de valeur (lequel se glisse insidieusement dans le vocable « confusion »). Nous avons, dans un premier temps, commencé par broser les grands contours de celui-ci, dans une approche très générale : quels sont les différents types de confusions ? quelle est leur importance dans la tradition ? quels sont les genres littéraires concernés ? les Anciens avaient-ils le sentiment de commettre des confusions ? Telles furent quelques-unes des questions que nous avons essayé de résoudre. Ce balisage essentiel n'était pas encore suffisant. Nous nous sommes aussi efforcé d'examiner attentivement la nature des thèmes qui nourrissaient les confusions, et enfin de retracer autant que possible les grandes étapes de ce phénomène, d'en reconstituer en quelque sorte l'histoire, car nous étions convaincu qu'il avait évolué au cours des siècles.

La description nécessitait une approche sous un autre angle. En effet, les découvertes faites dans ce premier temps présentaient l'inconvénient de trop généraliser ; or la confusion, pour être décrite, devait l'être aussi dans sa diversité. Nous voulons parler de la diversité des hommes qui ont fait le phénomène, plus particulièrement de ces hommes dont le nom revenait sans cesse dans le catalogue de la première partie : qui étaient ces auteurs qui semblaient être impli-

⁸ C'est le mot que par commodité nous utiliserons le plus souvent dans ce travail. Nous en préciserons le sens *infra*, p. 221-233.

qués dans ce phénomène par ailleurs général? Évidemment, il ne pouvait être envisageable de s'intéresser à tous ceux dont le nom apparaissait dans l'inventaire. En réalité quelques «phares» brillaient plus que les autres. Quelques écrivains se détachaient du reste, pour divers motifs : les uns avaient, directement ou indirectement, créé le phénomène; d'autres en avaient été de grands relais; d'autres encore avaient fait preuve d'une certaine originalité dans leur manière de rapprocher l'Inde et l'Éthiopie. Tous ceux-là méritaient un examen minutieux, tous ceux-là étaient susceptibles d'illustrer le phénomène dans sa diversité intrinsèque. Au terme de cette seconde partie, nous pensions avoir franchi une étape importante : un inventaire brut avait été intellectuellement réorganisé pour être décrit comme un phénomène caractéristique de l'antiquité gréco-romaine. Désormais, on pouvait tenter de le comprendre.

Dans la troisième section de notre étude, nous pouvions donc envisager les causes qui expliquaient la genèse, la fréquence et la durée des confusions. Les nécessités d'une synthèse, soucieuse de restituer au mieux les articulations de ce que nous estimons être, répétons-le, une manifestation des mentalités antiques et non une collection de lacunes et d'insuffisances, justifiaient seules une sèche division en grandes rubriques. Outre son aspect de *membra disjecta*, nous mesurons son inadéquation à la réalité de la situation : nous sommes en effet persuadé que chaque flottement, chaque amalgame, chaque transfert ne ressortit pas d'une et une seule explication mais plus vraisemblablement d'un faisceau dont l'ordonnance, s'il en est une, restera définitivement secrète : par exemple, les démultiplications de peuples fabuleux peuvent être suscitées aussi bien par l'aptitude des *mirabilia* à voyager de l'Inde à l'Éthiopie que par des perceptions très ouvertes des espaces indien et éthiopien. Inversement d'ailleurs, tel facteur d'explication qui fait l'objet d'une analyse précise dans tel ou tel chapitre ne rendra compte que d'une fraction des confusions. Il était évident que le choix de la synthèse brisait cette complexité; mais nous nous étions assigné pour tâche de présenter les résultats de notre enquête sous une forme organisée, immédiatement compréhensible, et cette exigence a prévalu. Il découle encore de nos choix que nous avons mis sur le même plan des facteurs d'explication mineurs au même titre que d'autres, d'importance plus avérée; c'est pourquoi aussi une même interférence entre l'Inde et l'Éthiopie peut apparaître, éclairée sous des angles différents, dans différents chapitres. Mais il eût été, nous en sommes persuadé, moins efficace de procéder différemment, comme par exemple de méditer la genèse des confusions en les examinant chacune, l'une après l'autre.

Tout d'abord donc se posait la question de l'influence extraméditerranéenne, suscitée par certaines analogies qu'offre le Proche-Orient antique. Ce point étant, dans la mesure de nos compétences,

réglé, on pouvait étudier le plus méthodiquement possible, en tentant d'aller du général vers le particulier, l'étiologie de ce phénomène. Au fur et à mesure que progressait cette recherche, il nous a paru de plus en plus clair que la confusion, dans certains de ses aspects et de ses ramifications, était la résultante, presque normale pourrait-on dire, de modes de pensée propres à l'homme de l'Antiquité, lesquels paraissent stables tout au long de la tradition. Il ressort en effet des sources que les Grecs et les Romains appréhendent le monde qui les entoure de façon spécifique, tant par le regard qu'ils posent sur l'autre (l'homme dont la couleur de peau est particulière) ou sur les créatures animales et végétales qu'engendre la nature, que par l'importance qu'ils accordent aux merveilles, au principe de symétrie et au mythe dans leur organisation mentale du monde. Il découle de cette situation que nombre de rencontres entre l'Inde et l'Éthiopie sont le reflet cohérent de ces catégories de pensée.

L'exploration du champ des causes nous guidait ensuite vers un domaine plus particulier : comment ces hommes du passé se représentaient-ils les confins méridionaux et orientaux de l'œcoumène? L'examen des témoignages révélait en effet que les Gréco-Romains avaient une perception et une expérience de ces espaces spécifique : point de définition fixe des entités nommées Inde et Éthiopie, mais au contraire des concepts élastiques; des principes d'organisation de l'espace originaux (une Asie commençant au Nil, des divisions du monde simplifiées mettant en œuvre des zones et des *klimata*, une propension à mettre en contact l'est et le sud); une vision des distances particulière; des problématiques précises liées aux ensembles maritimes. Dans la même logique que le chapitre précédent, cette réflexion tendait à démontrer que les rencontres de l'Inde et de l'Éthiopie ne trouvaient pas par hasard leur place dans ce faisceau de représentations.

Dans les deux derniers chapitres, les analyses se sont orientées vers des réflexions de portée moins générale, ce qui n'amointrit pas pour autant l'importance que ces causes ont pu acquérir. D'une part était examiné tout ce qui ressortissait aux échanges commerciaux et à la pratique des voies du commerce. D'autre part on analysait ce qui, dans les modalités de la transmission du savoir et des idées, c'est-à-dire dans la rédaction de ces textes qui furent le support et la raison d'être de cette recherche, contribua à engendrer des confusions, dont certaines purent parfois être des erreurs.

* * *

Nous ne saurions achever la présentation de ce travail, auquel il a fallu mettre un terme alors que chaque relecture nous en révélait les imperfections, sans exprimer nos profonds remerciements à M. Jehan Desanges, qui a bien vou-

lu diriger nos recherches. Ses observations nous ont éclairé sans relâche. Son séminaire du jeudi et ses nombreux écrits furent autant de guides et de modèles. Notre gratitude va également à MM. Jean-Louis Ferrary, Pierre-Sylvain Filliozat, André Laronde et Hubert Zehnacker, qui siégèrent à notre jury; leurs nombreuses et précieuses observations nous ont permis d'améliorer grandement cet ouvrage. Nous remercions (de nouveau) MM. Jehan Desanges et Jean-Louis Ferrary, sans le soutien desquels ce livre n'aurait pas été édité dans la «Collection de l'École française de Rome», et cette institution qui l'y a accueilli. Notre reconnaissance va enfin à † Roger Schneider et à M^{me} Madeleine Schneider pour leurs conseils, ainsi qu'à notre proche famille pour son soutien.